

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE CULTE DE MARIE.

Il est passé, le mois des fleurs, celui que la religion consacrait naguère à la reine des anges ; il est passé, chargé de parfums, environné d'hommages laissant au pied des autels de Marie des vœux, des guirlandes et des couronnes mouillées des pleurs d'une piété tendre et reconnaissante... il est passé !.. Ainsi passent, ainsi s'écoulent les beaux jours de la vie... Il est passé, mais le culte de Marie ne passera point ; il ne périra point ce culte qui élève jusqu'au ciel la pensée de l'homme, descend au plus intime de son cœur, et captive jusqu'à la plus puissante et la plus mobile de ses facultés, l'imagination.

Oui, la pensée de Marie sourit à l'imagination, et que de merveilles cette pensée féconde n'a-t-elle point fait éclore dans tous les siècles ? Les arts lui doivent la plupart de leurs chefs-d'œuvres ; le ciseau et le burin se sont empressés à reproduire sous mille formes diverses ses charmes invisibles, et le pinceau le plus célèbre des temps modernes, le pinceau même de Raphaël n'a pu rendre encore toute l'expression de ses amabilités célestes. Que dire de tant de superbes basiliques, monuments impérissables du génie et de la piété de nos aïeux ! Debout et immobiles au milieu des générations qui s'écoulaient, ils semblent perpétuer de siècle en siècle leur mémoire attachée au souvenir des grandeurs de Marie ? L'œil même de l'impie aime à les contempler.

Il est d'autres monuments plus durables encore, et où le doigt même de Dieu a, sous les plus aimables figures, tracé l'image de Marie, longtemps avant qu'elle ne fut donnée à la terre. Je parcoure les saints livres : Quelle est cette femme promise dès l'origine du monde à nos premiers pères, et dont le pied doit écraser la tête du serpent ? Plus loin, quelle est cette pure colombe qui s'élève au-dessus des eaux du déluge, portant au monde, qui semble renaître, une branche d'olivier, symbole de paix ? Quelle est, du côté du désert, cette fille du roi qui s'avance, belle et majestueuse, au milieu des vierges de Sion, et vient siéger sur un trône d'or à la droite même du Très-Haut ? Quelle est ailleurs cette femme forte, mère d'une postérité nombreuse, et dont la main doit être redoutable aux puissances ennemies ? Quel est enfin ce prodige inouï, ce signe de la virginité rendue féconde, qu'à travers les siècles, l'œil d'Israël a contemplé avec une sorte de stupeur ? oui, quelle est cette fleur toute céleste qui a pu donner naissance à son fruit sans se flétrir elle-même ni périr ?... Nous l'avons déjà nommée : c'est Marie, c'est cette vierge bénie entre toutes les femmes, que l'apôtre saint Jean lui-même, l'Écclésiaste du Nouveau Testament, a vue dans ses ravissements, entourée du soleil comme d'un vêtement, couronnée d'étoiles lumineuses, foulant l'astre de la nuit sous ses pieds, et qui se riant, heureuse d'être mère, de la rage impuissante du démon acharné à la poursuivre.

Mais pourquoi tant d'images, de symboles et de prédictions si étonnantes ? C'est, disent les docteurs de l'Église, que, par un dessein admirable de la Providence, Marie devait être, comme Jésus-Christ lui-même, promise au monde longtemps d'avance, par une suite d'oracles et de merveilles. C'est elle, nous dit l'un de ses plus éloquents panégyristes, que figuraient et la verge fleurie d'Aaron, et la tige bénie de Jessé, et la porte scellée du temple d'Ezéchiel, et la toison merveilleuse de Gédéon : que dire des Débora, des Jael, des Esther, des Judith, de tant d'héroïnes de l'Ancien Testament, dont l'Esprit Saint lui-même a célébré les triomphes, et dont les traits épars forment, quand on les réunit, l'image la plus parfaite de Marie ? Que dire encore des mille couleurs sous lesquelles les Saints Pères se sont plus à nous la dépeindre ? Tantôt ils nous la représentent sous les images les plus gracieuses : c'est l'aube du jour dans tout son éclat, c'est la colombe fidèle, et son nom est comme un haume répandu ; ou bien encore elle est, disent-ils, le lis des vallées la rose mystérieuse qui croît au milieu des épines, la vigne odorante qui s'enlace aux branches de l'ormeau, ou le palmier fertile qui fleurit près des sources de la grâce.

Voulant nous donner une idée de sa grandeur, ils nous la font voir comme une faible source qui devient un fleuve immense, comme une nuée légère qui, s'élevant des bords de l'Océan, devient bientôt une pluie abondante qui fertilise les campagnes, ou comme un arbre majestueux qui couvre au loin la terre de ses fleurs et de ses fruits.

Mais quelles expressions pourraient peindre mes pensées, combien de merveilles se dérouleraient à mes regards si placé à un point de vue plus élevé, je pouvais considérer les influences que Marie exerce sur la terre, et les torrents de grâce dont elle inonde l'Église catholique ! Est-il un spectacle

plus admirable que ce concert d'hommages, de louanges et de bénédictions qui, de tous les points de la terre, s'élève incessamment vers le trône de Marie ? N'est-ce point pour elle que tant de solennités ont été établies et tant d'autels érigés, sur lesquels on offre le sang de l'agneau sans tache ? N'est-ce point pour l'honorer que trois fois le jour, dans tout l'univers catholique, les fidèles s'inclinent et fléchissent le genou en son nom, la saluant avec les paroles argéliques ?

Mais je reviens à cette pensée, qui m'a si souvent frappé durant le mois de Marie : Que dire du charme religieux qui nous a inspiré de choisir les plus beaux jours du printemps, pour les offrir à la plus aimable des vierges, comme les prémices de l'année et comme les arrhes d'un autre printemps qui ne doit jamais finir ? L'imagination elle-même conçoit-elle rien de plus ravissant que ces pieux asiles où la divine Marie, environnée des séraphins et des vertus célestes, reçoit les hommages de ses enfants, humblement prosternés à ses pieds ?

Peut-être, après une journée passée au milieu des ennuis, des dégoûts et des amertumes de ce monde, vous êtes-vous furtivement glissés dans un de ces sanctuaires dédiés à la reine de la paix ? quelles impressions n'ont point alors produites en vous, et ces hymnes sacrés, et cette douce harmonie, et ces voix mélodieuses qui célébraient à l'envi les louanges de Marie ? Dites-moi si ses chants religieux, si ces fleurs et cette verdure qui jonchaient la terre, et dont les vifs reflets formaient comme une auréole adorable, dites-moi si ces gerbes de feu qui resoulaient au loin les ombres de la nuit, ces nuages d'encens qui enveloppaient les saints autels, si les vœux et les prières que les anges s'empressaient de porter sur leurs ailes jusqu'au trône de Marie, si les pieuses exhortations des ministres du Seigneur, et les bénédictions que leurs mains répandaient sur tout un peuple de fidèles, dites-moi si tous ces objets n'ont point réveillé votre foi endormie, ne vous ont point causé un ravissement, des émotions jusqu'alors inconnues, si même des pleurs délicieux se sont point venus se mêler à vos sensations ?

Les esprits les plus charmés des vains plaisirs du monde trouvent des attraits et des douceurs inexprimables dans le culte de Marie ; mais d'où vient cette grâce singulière ? d'où vient cet accord unanime et perpétuel de toutes les bouches à la louer et à l'invoquer ? d'où vient que, seule, elle a su fixer et notre imagination si volage, et notre enthousiasme si inconstant, et notre admiration si prompte à se dégoûter et à se lasser ? Ah ! c'est qu'il y a dans la dévotion à Marie un charme secret. Mais quel est ce charme ? Si vous me le demandez, voici un trait qui sera ma réponse :

Jeune encore, un peintre, devenu aujourd'hui un des plus célèbres de la capitale, perdit une mère chérie. Longtemps il ne voulut, inconsolable, s'occuper que de sa seule douleur ; longtemps ses pinceaux demeurèrent oisifs, sa palette abandonnée ; mais quand il fallut reprendre enfin et la palette et les pinceaux, que de tristes nuages vinrent d'abord assombrir ses tableaux ! Des larmes mouillaient ses yeux et voilaient son regard ; alors, errant à l'aventure sur la toile, sa main allait traçant une image... puis, essayant ses pleurs et secouant sa longue chevelure, il regardait... cette image était celle de sa mère... Voulait-il retracer un personnage idéal ou réel, voulait-il peindre la vertu, voulait-il tracer une figure ? Cette figure était encore celle de sa mère ! Quelquefois il l'environnait de deuil et de nuages sombres comme sa douleur... mais le plus souvent, soit pour tromper cette même douleur, soit par un instinct sublime qui lui montrait au ciel l'objet de ses regrets et de son amour, il aimait à la peindre, cette mère chérie, pleine de vie, de jeunesse et de grâces, telle que l'on print une jeune fiancée, et telle qu'il l'avait vue aux plus beaux jours. Alors un doigt céleste semblait guider la main du jeune peintre ; le crayon et le pinceau couraient à l'envi sur la toile pour semer des fleurs sous les pas de l'immortelle, pour l'entourer de guirlandes, pour déposer entre ses mains les palmes de la vertu, ou sur son front l'auréole de la gloire... Et quelle inspiration, quel noble enthousiasme n'inspirait point alors son jeune talent ?... Quelle beauté de dessin, quelle pureté de traits, quelle vivacité de coloris ? Il apprenait, en retraçant sous mille formes diverses, dans toutes ses compositions, l'image de sa mère, à devenir un grand peintre ; ce n'était plus seulement l'art, ce n'était pas sa main seule qui traçait alors ses tableaux, c'était la nature même, c'était son cœur...

Oui, le sublime de l'imagination a sa source dans le sublime du sentiment. Pauvres enfants, exilés dans cette vallée de larmes, et séparés de notre Mère, voulez-vous savoir pourquoi notre pensée lui prête tout de charmes, pourquoi nous aimons à nous peindre sous mille formes enchantées cette reine

des anges, et pour qui son image se présente toujours à notre admiration sans la fatiguer jamais !... Ah ! c'est le culte que lui ont voué ses enfants, c'est-à-dire toutes les générations, depuis les premiers âges du christianisme, le culte de Marie est le culte du cœur.

L'ABBE CANILLAC.

LES FLEURS DES BOIS.

Il y a bien des siècles ! les petites fleurs qui fleurissent solitaires et paisibles dans une vieille forêt s'avisaient de se plaindre de leur solitude et de leur délaissement.

— C'est bien la peine, disaient-elles, d'être fraîches, d'être jolies et parfumées, pour vivre et mourir au fond d'un bois, et pour donner au vent, qui n'en sait que faire, nos plus doux parfums ! Oh que les fleurs des jardins sont heureuses ! La culture les embellit, on les admire, et leur vie est une fête continue ! Notre exil dure depuis trop long-temps ; il faut nous plaindre, et demander à celui qui nous a créées, de nous tirer d'où nous sommes ; c'est à y mourir d'ennui.

— Y pensez-vous, mes filles, de vouloir quitter, cette sûre retraite pour aller vivre au milieu du monde ? reprit une fleur un peu fanée, et qui avait quelque expérience de la vie. Croyez-moi, Dieu fait bien ce qu'il fait, et s'il nous a semées ici, c'est que nous y sommes mieux qu'ailleurs. Où est le bonheur, si ce n'est à l'ombre de ces beaux arbres, dont le vert feuillage vous protège contre le vent du nord ou contre les ardeurs de l'été, et qui ne s'en trouvent sur vos têtes que pour vous laisser apercevoir le ciel ? Où retrouveriez-vous ce merveilleux tapis de mousse qui va si bien à vos couleurs ?

Vous vous plaiguez de votre isolement ! N'est-ce donc rien que de vivre pendant le jour, en compagnie avec des papillons toujours amoureux, et, aussi, d'être visitées, pendant la nuit, par les esprits invisibles qui habitent les forêts, et qui, pour vous, n'ont point de secrets ?

Oh ! mes filles le monde est plein d'embûches pour les pauvres fleurs. Heureuses celles qui, comme vous, vivent dans des retraites où le souffle du mal n'a jamais pénétré !

Un petit chuchotement, qui courait de fleurs en fleurs, suivit ce long discours. Il est facile de deviner tout ce qui se dit à cette occasion, et avec quelle irrévérence furent écoutés, par de jeunes fleurs fraîches écloses, les sages conseils d'une fleur fanée... La jeunesse est la même partout et agit toujours à l'étourdie.

Quelques-unes cependant, et des plus raisonnables, parmi elles se trouvaient la vertueuse Menthe, et l'honnête Fougère, et le constant Asphodèle disaient, mais pas bien haut, qu'il fallait réfléchir, qu'il se faisait tard, que l'heure était venue de dormir, et qu'il fallait prendre le conseil de la nuit ; que la chose était assez grave pour qu'on ne se décidât pas à la légère, etc. Elles disaient, enfin, ce qu'on dit quand on a peur et qu'on veut gagner du temps.

Mais les plus impatientes répondaient qu'il n'est jamais trop tard pour bien faire, que la vie est courte, et que les fleurs n'ont que des jours et point de lendemain, et qu'il fallait enfin jouir au moment même.

Ouf ! j'ai cru que cette vieille racine de Patience n'en finirait jamais, dit avec aigreur une grosse Bourrache à un Gratteron qui s'agitait à ses côtés.

— Ma chère, disait à une Valériane, dont la facilité était connue, un Coquelicot très-égrillard, quand on craint le darger, c'est qu'on le connaît, et je gagerais la plus rouge de mes feuilles que la vieille Patience a été, dans son temps, faire un tour dans les villes, où elle aura trouvé, pour l'endormir quelques-uns de ces Pavots blancs dont la pâleur a eu, vous le savez, un moment de succès.

— Ne me parlez pas de ces vieilles gens, criait une de ces petites fleurs jaunes qui se mangent en salade, et qui ont donné, on ne sait pourquoi, leur nom à de certains petits garçons. Ne me parlez pas des vieilles gens : ils disent tous la même chose.

Comme toujours, enfin c'étaient ceux qui auraient mieux fait de se taire qui parlaient le plus haut.

Pendant tous ces débats, la nuit était venue, et avec elle son compagnon le sommeil. Tous les deux étendaient leurs ailes sur la nature. Déjà les petites fleurs penchaient leurs calices vers la terre, et commençaient à s'endormir : il y en avait même qui dormaient tout-à-fait.

Mais pourtant le désir veillait en elles, et il sortit du fond de leurs pauvres petits cœurs désolés, mêlé à leurs plus doux parfums. Le parfum des fleurs, c'est leur prière et l'encens qu'elles offrent au ciel.

Ce soir-là, il y monta plus suave encore que de coutume, et arriva du côté du trône de Dieu, apporté sur les ailes de leurs anges gardiens. Dieu écouta la prière des petites fleurs des bois, et voulant leur être agréable, il dit : « Qu'il soit fait comme elles l'ont voulu ! »

En un instant, toutes celles qui avaient maudit leurs destinées furent transplantées, comme par miracle, au milieu du monde et dans un grand jardin. Le terre lui-même avait quitté l'ormeau, le roseau l'harmonieux murmure de sa source, et la pervénche ses doux souvenirs ; et quand elles s'éveillèrent le lendemain, dès l'aube du jour, et qu'après avoir secoué leurs petites robes toutes couvertes de perles de rosée, elles reconnurent que leur vœu le plus ardent était exaucé, elles demeurèrent si émerveillées qu'elles ne pouvaient croire à tant de bonheur.

Oh ! qu'il fait beau ici ! s'écrièrent-elles ravies, dès qu'elles furent remises de leur étonnement. Quelle différence de ce beau jardin qui reçoit la lumière éclatante du soleil avec notre forêt ! On pourra du moins être jolie tout à son aise, et s'étaler, et se faire voir, et se faire aimer, et se faire admi-

rer enfin ! (les folles ignoraient qu'on n'aime pas, hélas ! tout ce qu'on admire.)

Toutes relevaient fièrement la tête et essayaient de se grandir et de se hausser pour égaler leurs redoutables rivales. Mais en vain ! le bon Dieu les avait semées petites fleurs, et petites fleurs elles restaient.

Pour comble de malheur, elles ne pouvaient se plaindre les unes aux autres, car on les avait séparées : les sœurs étaient loin des sœurs, les amans loin de celles qu'ils aimaient, et il n'y avait plus ni bien ni famille. La symétrie le voulait ainsi ; chacune avait sa place marquée. Ils s'agissait bien d'être heureuse, vraiment ! mais d'être belles, et de servir à l'ornement de ce beau lieu.

Les voilà bien tristes, mais pourtant se consolant un peu avec l'idée que bientôt on va les trouver superbes et le leur dire, et ce bonheur ne leur semble pas trop chèrement acheté. Elles l'appellent de tous leurs vœux. Il va venir. Elles s'y préparent, et font de leurs mieux pour être avenantes.

Mais, ô surprise ! ô douleur ! ô disgrâce ! ô confusion ! elles n'attirent point les regards, on ne les remarque pas, et si elles n'étaient point en sûreté dans les plates-bandes, on les écraserait peut-être ; les roses aux cent feuilles les plus épanouies, celles qui montrent sans pudeur leurs attraits, les dahlias qui cachent sous leur robe d'un gros rouge leur orgueilleuse nullité, et toutes les fleurs qui n'ont d'autres charmes que leur toilette, que leur éclat, sont les seules fleurs dont on s'occupe et semblent seules les reines de ce jardin ; elles sont là chez elles recevant les hommages d'une cour enpressée, et paraissant s'en soucier à peine.

Et je vous le demande, quelle figure pouvaient faire les simples lisérons, la naïve argentine, la douce mauve, le bon petit perce-neige, l'estimable sauge, la brize tremblante, la folle ancolie, l'humble primevère, l'imperceptible muguet, l'innocent bleuet, l'étourdi saïnfoin, la scabieuse en deuil, la mandragore elle-même malgré sa rareté, la rose sauvage et la sentimentale paquerette, à côté de l'orgueilleuse reine-marguerite, et des roses musquées, et des roses pompons, et des roses des quatre saisons, et des roses à mille feuilles, et des roses moussues, et des roses-roi, et des sept mille neuf cent sept variétés de roses, enfin, qui font la gloire des jardins cultivés, sans oublier les dahlias, les camélias, les hortensias, les belles-de-jour, les belles-de-nuit, et les narcisses, et les soleils, et les oreilles-d'ours, et les gueules-de-loup..... et tant d'autres !.....

Ah ! qu'il y eut alors de pleurs versés, de calices desséchés, et comme les petites fleurs regrettaient leur ombre des bois, et la mousse, et le silence, et le repos ! Ce fut bien pis quand le jardinier vint à passer la bêche à la main tout près d'elle ! pas une n'avait une goutte de sang dans les veines, et toutes tremblaient si fort, qu'elles auraient voulu être à cent pieds sous terre. Mais elles en furent quittes pour la peur. L'heure de la mort n'était pas encore venue pour elles, mort violente, mort affreuse dont elles n'avaient pas l'idée ; car dans les forêts, les fleurs meurent toutes de leur belle mort et seulement quand il plaît à Dieu, qui est le maître de tout ce qui vit.

Mais pour n'être pas mortes, elles n'en valaient guère mieux. Le soleil de midi, qui tombait d'aplomb sur elles, accoutumées à ne recevoir ses rayons qu'à travers une voile de verdure, les brûlait sans merci, et autour d'elles pas une source qui apportât à leur pied desséché un peu de fraîcheur !—Sans doute on leur jetait bien de temps en temps un peu d'eau, mais quelle eau ! et d'ailleurs ce secours n'arrivait jamais à point, et plus d'une fut en danger de mourir pour avoir été arrosée hors de propos ; pas un pauvre petit brin d'herbe ni de mousse dans le voisinage, et il fallait se résigner à pousser dans une terre aride et noire, remuée et tourmentée tous les jours, dans la crainte qu'une plante amie vint à y germer d'aventure.

Ah ! fuyons ce sol inhospitalier, dirent un beau matin les plus sincères, et retournons dans notre pays : partons. Mais comment se mettre en route quand on n'a pas l'habitude de marcher ? Une fois encore les voilà toutes en prières ; chacun fit son vœu (le vœu du naufragé !) en attendant le miracle qui devait les tirer de ce lieu maudit. Mais de miracle point. Il ne s'en fait pas autant qu'on en voudrait, et les anges de bonne volonté ne sont pas toujours prêts à se faire les serviteurs des habitans de la terre. Ils essayèrent partout d'obtenir de Dieu le retour des pauvres exilées dans leur forêt natale ; Dieu fut sourd à leurs prières.

C'est depuis ce temps qu'il y a des fleurs des bois dans les jardins, et, comme si la malédiction du ciel pesait sur leur race infortunée, jamais les pauvrettes n'ont pu s'élever ni devenir plus belles ; elles sont encore et seront toujours ce qu'elles étaient au moment où elles ont quitté leurs bois, et la culture n'a jamais pu parvenir à les changer. Dieu l'a voulu ainsi pour les punir de leur envie de courir et de leur vanité...

C'est ainsi que l'orgueil et la curiosité, qui ont perdu le premier homme, ont perdu aussi les fleurs des champs.

ALFRED DE MUSSET ET STAHL.
(Voyage où il vous plaira).

BULLETIN.

Noviciat de la Compagnie de Jésus.—Bénédictin de la première pierre de la cathédrale de Kingston.—Allocation pour les écoles.—Anecdotes sur le théâtre.—Adresses de félicitation.—Nouvelles d'Europe.

Son Excellence le gouverneur-général est arrivé samedi à Montréal d'où il s'est immédiatement mis en route pour retourner à Kingston.

Hier, à huit heures, on chanta à La Providence une messe solennelle d'actions de grâces pour les bénédictions dont il a plu à Dieu de favoriser cet établissement depuis ses commencemens. Mgr. y assista de son trône, et prêcha le sermon.

Le mardi 12 de ce mois, aura lieu à St. Mathias le service anniversaire de ce M. Tessier, ci-devant curé de cette paroisse. Ce même jour il sera procédé à la vente de sa bibliothèque composée, comme on sait, d'excellens livres, particulièrement de livres de droit canonique. Ses nombreux amis et messieurs les prêtres en général sont priés d'assister à ce service.

Nos lecteurs se souviennent sans doute que c'est vendredi, jour de la Nativité de la Ste. Vierge, que le Père Mathieu doit célébrer le saint sacrifice de la messe pour les Sociétés de Tempérance du Canada. Les membres de ces sociétés, sont priés d'unir leurs intentions et leurs prières à celles de l'apôtre de la Tempérance.

Demain doit avoir lieu l'ouverture définitive du noviciat de la Compagnie de Jésus en cette ville. M. S. Rodier, avocat, a cédé aux pères Jésuites, pour cinq ans, une superbe maison qu'il possède au faubourg St. Antoine. Cette maison offre tous les avantages désirables dans un semblable établissement. On pourrait y recevoir commodément jusqu'à quinze novices, ce qui semble suffire aux besoins présents. Nous ne pouvons que féliciter notre généreux concitoyen du sacrifice qu'il s'impose pour une fin si utile à l'église et à la société. C'est s'honorer dignement que de comprendre ainsi la bienfaisance et la charité.

Vendredi prochain doit avoir lieu la bénédiction solennelle de la première pierre de la cathédrale de Kingston. On s'étonnera qu'on fasse seulement à présent cette cérémonie, vû que les murs de l'édifice sont déjà élevés jusqu'aux fenêtres. La maladie de Mgr. Gaulin est cause de cet ajournement; ce sera Mgr. le coadjuteur de Kingston qui procédera à cette bénédiction, en l'absence de l'évêque titulaire. Mgr. Gaulin doit partir d'ici ce soir pour Québec, accompagné de M. Hudon V. G. et de M. Morrisset curé de St. Jean.

M. le Surintendant de l'Education, le respectable et zélé docteur Meilleur, vient de faire approuver par l'Exécutif un rapport qu'il lui adressa en faveur d'une allocation pour les écoles en opération dans le Bas-Canada. On sait les embarras et les difficultés que le Surintendant eut à surmonter pour faire fonctionner autant que possible une loi insuffisante pour la régularisation des écoles. Il dut à son zèle et à des efforts incessans de pouvoir mettre ces écoles en opération dans plusieurs localités, avec les conditions requises pour obtenir une allocation légale. Ainsi qu'il l'espérait, malgré le défaut de quelques formalités, cette allocation a été accordée à toutes les écoles qui se sont conformées à la loi sur l'Education autant que possible. Les paroisses et les écoles qui n'ont pas voulu se conformer à cette loi et aux conseils du Surintendant, autant qu'il était loisible de le faire, ne pourront s'en prendre qu'à elles de se trouver privées d'un secours si important dans les circonstances présentes. Le succès que vient d'obtenir le docteur Meilleur prouve à la fois son zèle pour la cause dont il est chargé, et l'estime et la confiance qu'il a inspiré au gouvernement qui a su reconnaître un devoir parfaitement rempli dans le rapport qu'il vient d'approuver. Sous quelques jours une circulaire de M. le Surintendant sera envoyée à qui de droit pour informer les intéressés du succès résultant de sa dernière démarche. Nous devons lui laisser l'initiative de cette importante publication.

Grand fut notre ébahissement lorsqu'au sortir de la retraite ecclésiastique nous apprîmes que certains journaux et certaines gens entonnaient depuis une dizaine de jours des chants de triomphe à la plus grande gloire de la comédie et des comédiens. Au dire du *Courrier des Etats-Unis*, fidèlement reproduit sur ce point, maître polichinelle et toute sa risible famille, avaient enfin triomphé de notre opposition; ce qui nous fut grand honneur, car cet enfin suppose que notre opposition avait été sentie. Maître Bernard a eu l'extrême obligation de composer, tout exprès pour nous, un discours pour nous réfuter avec une logique comme on en entend débiter par *Polichinelle* et *Gros-Caillon* son cousin germain. On donna sérieusement dans un journal au public ce curieux document entre un incendie et une correspondance politique sur M. Judah. Il n'y eut qu'un petit défaut dans ce chef-d'œuvre, dont se moqua

le *Courrier* comme d'une bonne farce: c'est qu'il remercia le gouverneur de sa patronale présence, et qu'il ne parut là oncques que l'on sache. Mais le bonhomme avait fait écrire cela et avait appris par cœur tout le morceau; de sorte qu'il ne fut pas possible de retrancher la phrase sans troubler la mémoire du pauvre vieux, qui le débita tout d'une haleine et sans manquer un mot. Maintenant que la bande est partie et que notre pauvre Canada est purifié des vierges du régiment, des séducteurs, des brigands, des bohémiens et de polichinelle, nos réflexions sur tout ce tapage n'auraient plus d'opportunité, et ne pourraient d'ailleurs s'adresser qu'à un petit nombre de personnes. Ils sont partis, c'est tout ce que nous voulions. Cependant nous mourons d'envie de vous dire quelques anecdotes à ce sujet: après le drame la petite pièce, comme vous savez; après les raisons sérieuses, les anecdotes.

On a appris des habitués du lieu que les costumes des actrices étaient évêques comparés à ceux des spectatrices: ceci soit dit à l'honneur des comédiennes qui ont fait là de la morale comme M. Jourdain faisait de la prose. Voilà qui honore la ville de Montréal, n'est-ce pas?

Un étranger qui s'était constitué ici le cornac de la bande nomade, et que, par une naïveté qui témoigne peu en faveur de notre raison, on regardait comme un oracle, ne s'est pas fait faute de se moquer des Canadiens qui applaudissaient les acteurs à contre-sens, qui y mettaient une frénésie de mauvais goût, et qui par des houras assourdissans prouvaient qu'ils n'avaient jamais rien vu et lui faisaient l'effet d'une bande de sauvages. C'est encore très honorable, n'est-ce pas?

Un autre étranger sortant un soir du lieu susdit, morfondu, bouilli, abasourdi, fut entendu dans un groupe disant: "Ces Canadiens sont impayables; ils applaudissent comme des enragés à ces acteurs de foire. Et pourtant si cette troupe-là avait l'audace de se montrer dans telle ville de province (qu'il nomma), elle serait sifflée, resifflée, et je lui désirerais de tenir la scène un quart d'heure. Mais quelles gens sont donc les Canadiens?" Ceci est surtout des plus honorables, qu'en pensez-vous?

Un Canadien de grande instruction et de bon jugement, et qui avait vu les théâtres à Paris, un peu trop confiant dans les réclames de son journal, sauta à pieds joints, (comme un écrivain qui prit la peine de nous le dire,) par dessus la morale de Jean Jacques qui condamne les théâtres, et fit la démarche, que nous n'apprécions pas, d'aller voir ce qu'on lui vantait si fort. Il revint honnête de lui-même et dit: "C'est pitoyable; et ce qui est pire c'est qu'on applaudit cela avec fureur. Je rougis pour mes compatriotes." Pour le coup voilà qui honore les bonnes gens de Montréal, ou nous ne nous y connaissons pas.

Voici qui est plus fort. Il y a quelques jours une personne rencontrant un de nos confrères lui dit: Savez-vous ce qui a poussé tant de gens à ces folies? —Le diable sans doute.—Non, ce sont les *Mélanges* qui ont dit que ce n'était pas un mal, et qu'ils n'en parlaient que parce que cela faisait dépenser de l'argent.—Ah, bah!.... Il n'y avait a rien à dire à cela. Mais si vous rencontrez quelque part cet intéressant interlocuteur, faites nous l'amitié de nous le montrer: il doit être porteur d'un curieux visage, d'une physionomie incomparable.

Vous voyez, lecteurs, que la comédie ne fut pas toute entière au théâtre: encore une leçon pareille et les enthousiastes auront le monopole de faire rire le reste du pays. En attendant, Polichinelle se frotte les mains, fait sonner son gousset, et rit de nous dans quelque cabaret; jusqu'à ce qu'il revienne, car un aussi bon peuple à exploiter, avec de tels moyens, est chose rare par le dur tems qui court. Pourvu qu'il ne se prenne pas quelque beau soir pour un artiste et un grand homme. En voyant sa recette, en entendant nos applaudissemens, il faut avouer que la tentation est forte pour le pauvre homme; et sa tête, sa tête.... vous savez, sa tête.... n'est pas forte; voyez son discours! Ils reviendront donc, et nous aussi; ou plutôt nous ne partirons pas; et, pour satisfaire la sagace intelligence de l'ineffable interlocuteur dont nous vous parlions tout à l'heure, nous dirons d'une manière si claire l'immoralité de ces plaisirs là, qu'il sera bien forcé de comprendre, le digne homme. Pour le moment, c'est assez: l'ennemi est en fuite, tenons nous dans une paix armée.

Une correspondance à un journal en date de Sorel renferme une relation sur des faits arrivés dans cette localité en termes contenant plus que de l'exagération. Nous ne voulons pas, pour aujourd'hui du moins, apprécier les mo-

ifs du correspondant, persuadés que nous sommes qu'il viendra de qui de droit des réclamations contre cette sortie plus qu'intempestive. Jusques-là nous attendrons pour rétablir les faits, s'il en est besoin. — Mais on nous pardonnera de prendre occasion de là de dire notre opinion sur toutes ces adresses et félicitations qui viennent au bout de tout événement, de toute fête, de toute cérémonie, d'un banquet, de la chose la plus insignifiante quelquefois. L'adresse, par une habitude que nous appellerons manie, est devenue une partie obligée du programme d'une mission, d'une retraite, d'une cérémonie religieuse: nous allons dire d'un sermon. Qu'on fasse une adresse à un gouverneur qui fait son entrée solennelle dans une capitale: c'est l'étiquette, aussi insignifiante, si vous le voulez, qu'un lever où l'on passe en procession devant un homme qui fait deux ou trois cents saluts dans une heure sans rien dire et sans savoir à qui; mais c'est l'étiquette, une manière de politesse de cour, et jusqu'à ce qu'on trouve quelque chose de mieux à mettre à la place, qu'on s'y conforme. Mais qu'à l'occasion d'une cérémonie religieuse, d'un prêtre qui a prêché ou confessé, de moins que cela quelquefois, on convoque une assemblée, on élise un président et un secrétaire, on fasse une dizaine de résolutions, on vote un comité de rédaction de l'adresse, enfin des remerciemens au président pour la manière tout-à-fait digne et l'ineffable bonté avec lesquelles il a bien voulu occuper le fauteuil pendant cette importante discussion; puis que le lendemain un orateur, plus ou moins digne de ce nom, vienne jeter à la tête du pauvre prêtre des complimens et des remerciemens où l'exagération est toujours la partie la plus remarquable, cela nous paraît ridicule d'abord, inconvenant ensuite. Ridicule, parce que vous ne dites rien à cet homme qui ne puisse être dit tous les dimanches à tous les curés du monde, aux mêmes titres et aussi à propos; parce que vous mettez le pauvre patient dans la nécessité de faire comme vous de pitoyables lieux communs en répondant. Vous lui dites qu'il a fait des merveilles, qu'il est un homme extraordinaire, qu'il mérite de votre part une reconnaissance éternelle, etc. Et il est obligé de vous répondre invariablement qu'il est très sensible à l'honneur que vous lui faites (ce qui est vrai, mais dans un autre sens), qu'il est un prêtre comme un autre, et que vous ne lui devez rien que des prières dont il a besoin comme vous. C'est inconvenant: car supposez le complimenté doué de la moitié des vertus, des mérites et des talens que vous lui supposez, il sera forcé de rougir de ces louanges tirées à bout portant; il devra regarder comme une insulte, sinon dans l'intention au moins dans la forme, qu'on le complimente d'avoir fait son devoir pur et simple et cela devant des confrères qui, d'après ce qu'on lui dit, ne l'auraient pas si bien fait. Supposez en effet les choses aussi merveilleuses qu'on les dit, le prêtre à qui on les attribue n'a fait que ce que doit faire un prêtre; et un curé dans sa paroisse mérite mille fois plus d'éloges, pour sa sollicitude, ses soins et ses bienfaits modestes, persévérans, que lorsqu'on l'accable d'adresses et de félicitations dans la paroisse de son voisin. Tous les prêtres savent cela, souffrent de cela. Et voilà pourquoi nous avons toujours éprouvé une grande répugnance à publier ces sortes de choses; pourquoi nous ne l'avons fait qu'après des demandes formelles et quelquefois répétées, pourquoi nous ne le faisons plus depuis longtems.

La coïncidence de la Retraite Pastorale avec les derniers arrivages ne nous a pas permis de faire en son tems notre résumé des nouvelles d'Europe. Nos lecteurs nous pardonneront donc de venir un peu tard reprendre ce travail.

Et pour commencer par ce qu'il y a de plus saillant dans les nouvelles politiques, par l'Espagne, nous devons d'abord, non pas constater la défaite d'Espartero (la rapidité avec laquelle se précipitent les événemens en ce pays là peut autoriser à dire que c'est déjà depuis longtems un fait accompli) mais la situation critique actuelle de l'Espagne, malgré ses beaux triomphes. Nous ne dirons pas ce qu'ont dit quelques journaux, que la chute du régent n'avait pas de causes sérieuses. Nous pensons au contraire qu'il fallait à l'accomplissement d'une révolution telle que vient de nous la montrer le peuple espagnol, des causes très sérieuses; car il fallait vaincre une puissance formidable: le duc de la Victoire avait pour lui toute l'armée, le prestige de la régence, la présence de la jeune reine, la capitale et toutes les places fortes. D'un autre côté le royaume était divisé en autant de partis politiques qu'il y avait de provinces: ce n'était pas seulement des espartéristes, des chrétiens et des républicains qui étaient en présence; mais tous les ministères, tous les hommes d'état et tous les généraux disgraciés et déshus-

avaient leurs partisans. Il fallait concilier tous ces hommes, tous ces intérêts contradictoires pour n'en faire qu'un seul homme, qu'un seul intérêt; il fallait concentrer toutes les volontés et toutes les forces dans un seul et même but, le renversement d'Espartero et de son ministère. Voilà ce que vient de faire l'Espagne. Qui oserait dire qu'il n'y avait pas de causes sérieuses à cette gigantesque entreprise? Un peuple entier, car ici c'est toute la nation espagnole, ne dépense pas ainsi son énergie sans motifs bien démontrés et bien sentis. Il y eut donc une cause sérieuse à cette unanime réprobation, à ce soulèvement énergique et général, après tant de soulèvemens partiels antérieurement; cette cause, qu'on la reconnaisse bien, n'est autre part que dans la haine de l'étranger: Espartero gouvernait par et pour l'Angleterre, c'est ce qui l'a perdu. Jamais position n'avait été plus belle que celle de cet homme quand il fut proclamé régent à la suite de ses victoires, après avoir pacifié l'Espagne: il avait pour lui la grande majorité de sa nation, tous ceux que les guerres civiles avaient fatigués, tous les Espagnols, excepté ceux qu'il venait de vaincre et de réduire à l'impuissance; il avait des ambassadeurs à toutes les cours d'Europe; il résumait en sa personne le triomphe de la légalité et de l'ordre constitutionnel sur l'anarchie; son avènement était salué universellement comme l'aurore de la liberté et de la résurrection de l'Espagne. Il commit la faute immense d'écouter des suggestions perfides; après avoir fait la guerre aux partis, il la fit à l'Eglise; après avoir reçu de son pays des prérogatives et une puissance royales en récompense de ses loyaux services, il essaya de le vendre à l'étranger. De ce moment on put prédire sa ruine; car il eut à l'instant pour ennemis les catholiques dignes de ce nom, et, Dieu merci, ils sont nombreux encore en ce pays là, et tous les Espagnols sincères, amis de l'honneur et de l'indépendance de leur patrie, c'est-à-dire qu'il eut pour adversaire à peu près toute l'Espagne. La première insurrection de Barcelone ne fut que le signal de la guerre à mort qu'on devait lui déclarer plus tard. Et parcequ'il avait pu vaincre autrefois au profit de la liberté et de la constitution, il crut pouvoir vaincre de nouveau et impunément au profit de l'asservissement à l'étranger. Il s'est trompé; mais il a été conséquent à ses premières démarches et à ses premières fautes.

Nous nous sommes étendus sur ce point, parceque là nous semble exister la source de toutes les difficultés présentes. En effet tout n'est pas fini avec la chute du régent. Tous les partis se sont réunis pour le vaincre et le détrôner, mais ils se diviseront bientôt pour se partager ses dépouilles. On se souvient que nous avons exprimé ces craintes il y a plus de trois semaines; aujourd'hui l'événement les a réalisées: c'est le malheur des révolutions, même les plus légitimes. Or celle-ci n'a pas été faite au profit d'un parti; ce n'est pas un homme qu'il faut à l'Espagne, c'est un principe, il lui faut la royauté et sa personnification bien reconnue et bien acceptée. Dans un an la reine aura atteint sa majorité; mais d'ici là il faut constituer une régence et un ministère en dehors des ambitions rivales. On en prévoit aisément les difficultés. D'un autre côté les puissances étrangères, et la France en particulier, sont intéressées à ne laisser prédominer l'influence d'aucun cabinet à leur détriment respectif, dans la nouvelle organisation. Au milieu de toutes ces difficultés on ne saurait donc prévoir quelle issue sera donnée à la situation actuelle de l'Espagne. Nous nous réjouissons sincèrement de la chute d'Espartero: c'est un exemple de plus qu'un tyran n'est pas longtemps possible dans notre siècle; c'est un exemple surtout qu'un persécuteur de l'Eglise se brise tôt ou tard contre le rocher sur lequel elle est fondée. De plus puissans que lui l'avaient éprouvé et devaient l'en avertir. Tant mieux donc qu'il soit tombé l'ennemi de la catholique Espagne. Mais nos inquiétudes ne sont pas finies avec son règne; au contraire, nous craignons qu'au lieu d'un tyran facile à vaincre, il n'en surgisse de nombreux des ruines que celui-ci vient de faire. Mais Dieu qui protège les nations bien plus encore que les individus sauvera de nouveau ce pays: qu'il l'invoque comme nous l'avons invoqué pour lui, et la providence ne lui faillira pas.

O'Connell poursuit son agitation avec plus de succès que jamais. Aujourd'hui il ne se contente plus de dire qu'il compte sur le succès de sa cause, mais il déclare qu'il en est certain. Ce qui est vrai c'est que le ministère montre de la peur et de la faiblesse; c'est que Robert Peel est reconnu peu capable de terminer d'aucune façon cette importante question: la presse anglaise et étrangère sont unanimes sur ce point. Cependant de cette agitation

pacifique d'O'Connell, malgré la sympathie universelle qu'elle s'est acquise, et de cette sorte de mépris dans lequel est tombé le cabinet, il y a loin, selon nous, à la révocation du bill d'Union. Car nous ne comprenons pas plus que le premier jour comment O'Connell, en restant dans la légalité et dans son agitation pacifique, pourra arracher une concession que l'Angleterre ne doit céder et ne cédera qu'avec sa vie. Nous souhaitons plus que personne le succès de cette noble cause, et nous devons désirer par conséquent de nous tromper. Mais à moins qu'O'Connell ne dise pas sa pensée, ou que nous ne la comprenions pas, nous ne voyons pas pourquoi il ne pourrait pas agiter durant un siècle encore sans rien obtenir. Si R. Peel était assuré qu'il se bornera à cette agitation pacifique et légale ainsi qu'il l'assure, il n'aurait certainement aucune crainte. Il suppose donc d'autres intentions à son adversaire : qu'on nous le pardonne, nous sommes un peu de son avis. Alors qu'advient-il ? Ici, comme pour l'Espagne, il y a un vaste champ pour les conjectures ; mais les probabilités sont difficiles à prédire.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

CANADA.

Bénédiction d'un monument de retraite à Notre-Dame de Bonsecours de l'Islet.
 Quoique nous ayons reproduit du *Journal de Québec* le récit de cette cérémonie, nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en leur en donnant cette nouvelle description toute poétique.

Il y avait justement un an que, mercredi, le 16 août, une retraite paroissiale avait eu lieu à l'Islet. Les fruits de cette retraite ayant été, comme ailleurs, précieux et abondants, durent aussi commander une expression durable de reconnaissance. En conséquence, les principaux citoyens adoptèrent l'idée d'un modeste monument, qu'accueillit bientôt toute la paroisse. Toutefois si l'exécution se fit peut-être attendre, des raisons faciles à comprendre dans la pénurie actuelle, en furent sans doute la principale cause. Toujours est-il, aujourd'hui, que, tout obstacle vaincu, le monument s'offre aux regards complet et éloquent.

Un rocher agreste et isolé lui sert d'assiette. La voie commune passe au pied. Sa forme est une croix à faces larges et à peu près d'égales dimensions. Deux bases superposées et d'apparence massive donnent à tout l'ensemble un air de gravité antique qui rappelle la *Croix du chemin*, ou *La Sainte du rocher* d'un autre âge et d'une autre terre.

Sur une des faces de la base supérieure on lit l'inscription commémorative du saint et joyeux événement qui a servi d'objet à ce pieux témoignage. Plus tard, on lira, je pense, sur la face correspondante du socle inférieur, ces paroles de simplicité antique et touchante :

Vous qui êtes fatigués,
 Reposez-vous.

Car c'est ainsi que la catholique Bavière appelle encore ses enfans et le pèlerin au pied de la *Croix du chemin*.

Pour écarter tout accident profane, en même temps que le décor y gagne, une légère balustrade, donnant suite à un escalier de quarante et quelques marches, complète la pieuse construction et semble inviter, à sa manière, le passant et le faible, l'heureux ou celui qui souffre, à s'asseoir et prier à l'ombre de la *Croix*.

La hauteur totale du monument est de quarante-cinq pieds ; la dépense s'évalue à soixante-quinze livres courant.

Mais venons au jour désiré, à la dédicace solennelle.

C'était un beau matin : Déjà, dirait le poète chrétien,
 Déjà l'astre du jour, poursuivant sa carrière,
 Laisait tomber sur nous des torrens de lumière,
 Et dans un ciel d'azur s'avancait radieux,.....

Car enfin la Poésie, qui est la première et la plus digne expression du sentiment religieux, ne négligera rien ici de ce qui se rattache aux charmes puissans et si divers d'une fête catholique. Et comme, dans les vœux divins,

La nature toujours s'unit avec la foi,

Les beautés champêtres de la belle saison en Canada, un riant jour d'été, une fraîche matinée, la rive verdoyante et grandiose du St. Laurent, toutes ces harmonies suaves des airs embaumés, d'un ciel cristallin, des zéphirs silencieux, des oiseaux gazouillant ; voilà qui ferait dire aux poètes religieux avant de décrire les harmonies divines des saintes pompes de l'Eglise :

Belle de tous ces dons, la brillante Nature
 Revêt avec orgueil l'éclat de sa parure ;
 Et l'Été sur son trône, au milieu de sa cour,
 Apparaît rayonnant de tous les feux du jour.
 Dans les champs fortunés, qu'embellit sa présence,
 Tout assure un plaisir, ou promet l'abondance.
 L'homme rempli d'espoir, dans ces jours radieux,
 Élève un chant d'amour vers la voûte des cieux ;
 Et la Religion, se parant de guirlandes,
 Au Roi de l'univers apporte ses offrandes.

Ici vraiment c'était bien une offrande, un gage solennel de pieuse commémoration qu'on allait consacrer à la gloire perpétuelle des divines miséricor-

des. Tout un peuple y avait mis sa pensée comme son petit sacrifice. Là est le triomphe et le privilège unique de la religion. A elle seule le secret de savoir ne faire de toutes les passions et de tous les intérêts qu'un cœur et qu'une âme. Car, à elle seule d'élever les esprits et de forcer chacun à se dire

Et ma pensée alors, tranquille et solitaire,
 Pour un monde meilleur abandonne la terre.

La cérémonie commença à 6½ heures du matin, ne finit qu'à 11 heures et demie. Une messe solennelle avec diacre et sous-diacre, Mgr. de Sidyma assistant sur le trône, clergé nombreux, chœur de musique d'amateurs étrangers, foule immense de paroissiens et des lieux environnans, recueillement et joie douce ; tout portait à Dieu, exaltait les esprits. Dès six heures donc, aurait dit un poète :

Les cloches du hameau de leurs voix argentines
 Remplissent les vallons et frappent les collines.

Puis,

Du torrent, du rocher, les tranquilles enfans
 Sur une longue file arrivent à pas lents.

Mais la joie est peinte sur tous les visages :

A des fêtes sans mœurs la joie est sans noblesse,
 Mais le culte des sains veut une sainte ivresse.

Mais on laisse tout pour aller à la fête, toute œuvre cesse : ceux-ci quittent les instrumens du métier,

et ceux-là leurs guérets,

Le bucheron joyeux sort des vastes forêts ;
 On ferme la chaumière ; on arrive des plaines,
 On laisse les fuseaux, les brebis, les fontaines.

Enfin on est rendu au temple,

Et bientôt commença l'auguste sacrifice :
 Ce mystère d'amour qui rend le ciel propice.

Après la messe, le digne curé indiqua l'ordre de la procession.

Comme alors, éprouvant un plaisir enchanteur,
 La foule avec transport accueille son pasteur !

Grâce au mouvement religieux qui se manifeste par tout le monde aujourd'hui, et auquel le Canada, certes, n'est pas étranger, chaque paroisse a reçu plus ou moins le choc de l'heureuse et universelle commotion. Non seulement un esprit de foi paraît encore plus général et mieux senti dans les populations, mais cet esprit et ses œuvres sont tout-à-fait visibles dans certaines portions des populations. Témoins ces associations saintes et de si bon exemple qu'on voit aujourd'hui déployant leurs pacifiques bannières et leurs longues files dans les processions et aux jours les plus solennels consacrés à la plus grande gloire de Dieu et au plus grand bien des hommes.

Après donc que M. le curé eut annoncé l'ordre à suivre,

Bientôt l'airain bruyant, dans les airs entendu,
 Annonça du départ le moment attendu.

Le signal est donné... tout s'ébranle... Mes yeux
 Suivent avidement l'ordre majestueux ;

En tête de la marche triomphale, une jolie pièce de campagne montée sur son affût ambulante et traînée par quelques nobles coursiers, s'avancait escortée de treize artilleurs en uniforme et fort bien dressés à leur manège.

Puis

La croix s'élevait.....

Signe aujourd'hui de paix, de joie et de bonheur.

Ensuite, une première bannière, celle de la paroisse, ouvrait la marche aux personnes du sexe qui n'appartenaient point aux associations particulières.

Trois autres bannières, saintement ingénieuses et faites pour l'occasion, désignaient, chacun à son rang particulier, les sociétés de Tempérance et de la Propagation de la foi, et une longue et édifiante suite de jeunes filles vêtues de blanc. Sans doute que

La piété fidèle, aux charmes si touchans,
 Par leur bouche exhalait la douceur de ses chants.

Puis venait un peuple d'enfans avec ses étendards de toute forme et de toute couleur.

Des enfans... l'innocence est le premier trésor...
 Tous semblaient ressentir les ardeurs les plus vives...

Enfin se voyait le pontife environné de ses prêtres et précédé du reste du clergé. Le chœur des musiciens escortait et un groupe de miliciens fermait la marche. Puis des citoyens en foule,

.....des labourers, vieux enfans de ces lieux,
 Au front chauve attestant leur utile existence,
 Sans ordre s'avancèrent et priaient en silence.

Pendant la marche, le bel ordre, la variété des couleurs, le beau ciel, la belle nature ; puis la prière, les chants, l'hymne, et les joyeuses clameurs des cloches, et le bruit intermittent du canon, il y avait là à jouir pleinement et à bénir Dieu. Tour-à-tour on avait à se dire :—

Ces cloches, ces canons répondent aux concerts
 Que soupire la foi le long des lignes saintes.
 Ce bruit ne peut, mortels, vous inspirer de craintes ;
 Ce noble roulement saluait un Dieu de paix.

Et quant à la prière :

De ces vœux innocens les anges sont témoins.

Le coup d'aile offert sur les roches du monument, alors que toute la pompe eut repris un nouvel ordre, imprima de nouvelles émotions. Sur le plateau

forme environnée par la palissade, le clergé faisait cercle autour du monument ; l'Evêque au haut de l'escalier, les enfans rangés le long des rampes que décoraient leurs pavillons flottans, et le peuple répandu au pied du monticule ou groupé çà et là sur ses flancs, tel était le nouvel aspect quand le pieux prélat imitant le divin pasteur, voulut bien, aussi lui, donner un sermon sur la montagne. Et alors

Que l'on écoute bien l'orateur qu'on chérit !
Il fait signe, on se tait ; il parle, on s'attendrit ;
Béni est son emploi ; prier est sa science,
Et nommer ses enfans, voilà son éloquence.

Mgr. parla deux fois : sa parole onctueuse et paternelle fut toute de circonstance et accueillie avec respect.

On revint à l'église avec ordre et contentement.—Monseigneur donna le salut du St. Sacrement, et M. le grand-vicaire Mailloux qui, il y avait un an, avait présidé à la Retraite, en rappela vivement, quoiqu'en peu de mots, le précieux souvenir. Après quoi,

La troupe triomphante enfin rentre au village
Et chacun bien content retourne à son ouvrage,

Se disant mille fois :—

Des bienfaits de ce Dieu gardons le souvenir :
Il est beau de l'aimer et doux de le servir.

Canadien.

ÉTATS-UNIS.

—Le Rev. M. Labbé chargé par Mgr. Chanche, évêque de Natchez, de la partie du Mississippi, qui se resserre entre la Louisiane et l'Alabama, nous écrit que le dimanche, 6 août, il a posé avec les cérémonies usitées en pareille occasion, la première pierre d'une église à MILOXI. Cette église, qui sera en briques, n'aura que cinquante pieds de long sur vingt-cinq pieds de large ; la population catholique n'étant pas encore nombreuse, et les tems ne permettant pas des dépenses plus considérables. Il est plus utile d'offrir aux catholiques des lieux de réunions sur plusieurs points. Dimanche prochain, M. Labbé se propose également de poser la première pierre d'une autre église à Pass Christiann. Ceci offrira un nouvel attrait l'été prochain aux personnes qui vont passer la saison des chaleurs dans ces parages, et qui se trouvaient privées pendant tout ce temps là de la possibilité de remplir leurs devoirs de chrétien.

Propagateur Catholique.

NOUVELLES POLITIQUES.

CANADA.

—Son Excellence le gouverneur-général a été reçu avec beaucoup de pompe aux Trois-Rivières, où il a débarqué lundi à midi. Toute la ville était sur pied : les rues étaient ornées de verdure et de pavillons : celle par où son Excellence devait passer pour se rendre à l'hôtel d'Ostrom était bordée, d'une double haie de soldats, et une garde d'honneur, composée de 100 hommes du 15^e régiment, stationnait devant l'hôtel. Les magistrats et les principaux citoyens attendaient Son Excellence sur le quai, et l'escortèrent jusqu'à l'hôtel d'Ostrom ; là il lui fut présenté une adresse, à laquelle Son Excellence répondit en remerciant les citoyens des Trois-Rivières de l'accueil qu'ils lui avaient fait, et en regrettant de ne pouvoir pas faire un plus long séjour parmi eux ; elle espérait cependant pouvoir, dans une autre occasion visiter de nouveau leur ville et y passer quelques jours.

Vers 3 heures, le gouverneur-général partit pour les forges de Saint-Maurice ; à 6 heures, un grand concours de personnes se dirigea aussi vers les forges, rencontra Son Excellence qui en revenait, et l'escorta jusqu'à la ville. A 8 heures Son Excellence dîna chez l'honorable Bell.

Sir Charles a laissé les Trois-Rivières à 5 heures du matin et a passé la nuit de mardi à Sherbrooke. De là Son Excellence, passant par Stantead et Chambly, s'est rendu à Sorel où elle arriva vendredi dans l'après-midi, et en est reparti à temps pour arriver samedi de bonne heure à Montréal, d'où elle se rend incontinent à Kingston.

Canadien.

Incendie aux Trois-Rivières.—Un incendie accompagné de circonstances déplorables a eu lieu aux Trois-Rivières dimanche matin. Il a été causé par une chandelle qui avait été laissée allumée dans une des cabanes occupées par les ouvriers qui travaillent sur le pont au Saint-Maurice. Les flammes gagnèrent d'autres cabanes voisines, et dans l'une d'elles, un pauvre charpentier se trouvant cerné par le feu, et passant au travers des flammes pour sauver sa vie, le feu prit à sa chemise, et il fut brûlé si horriblement que porté à l'hôpital, malgré les soins qui lui furent prodigués, il est mort le lendemain. Il était de Sorel. Un autre ouvrier s'est brûlé les mains en cherchant à éteindre le feu sur lui. Il a été consumé une quantité considérable de bois de construction destiné au pont.

Idem.

Incendie à Toronto.—Le 23 août, dans la matinée, tout un quartier de Toronto, construit en bois, a été détruit par le feu. Les pertes sont considérables et tombent malheureusement sur la classe la moins en état de les supporter. Il n'y avait que deux maisons d'assurées, chacune pour £100 ; 40 ou 50 familles se trouvent sans asyle.

Idem.

Nous extrayons de la correspondance politique du *Courrier des Etats-Unis* le résumé suivant des dernières nouvelles d'Espagne et d'Irlande, comme contenant des réflexions et des aperçus nouveaux.

Les dernières nouvelles d'Espagne paraissent décevantes. Zurbarano a perdu son armée ; Soane, fait prisonnier, a obtenu des passe-ports pour la France ; Mendizabal a dû quitter Madrid, qui s'est rendu sans condition aux

généraux de la coalition. Le ministère Lopez est installé comme gouvernement provisoire. La garde nationale, désarmée en quelques heures, sans résistance aucune, vient d'être réorganisée par Cortina. Aucune persécution n'a déshonoré ce nouveau gouvernement. On se plaît à montrer que ce n'est pas là le triomphe d'un parti ; c'est le pays qui a désarmé une faction usurpatrice et violente.

Espartero et ses conseillers doivent être fort déconcertés de la reddition de Madrid. Si nous sommes bien informés, Espartero ne désespérait pas de sa situation, lorsqu'il comptait encore sur la résistance de Madrid, et qu'il prenait au sérieux les fanfaronnades de quelques miliciens et l'agitation impuissante de Mendizabal. Ces illusions ont dû promptement se dissiper. Mais on ajoute que, même en perdant la capitale, Espartero se flattait de pouvoir prolonger la lutte dans l'Andalousie, aurait-il dit, qui sera alors la patrie. Quelle chimère ! seulement, si le mot est vrai, on pourrait en conclure que les *ayacuchos* auraient eu en effet la pensée d'enlever la reine et de la conduire à Cadix ; car il eût été par trop stupide d'imaginer que l'Espagne verrait la patrie se résumer dans les personnes d'Espartero, de Mendizabal et de Linage.

Il ne reste à Espartero qu'un coup de désespoir ou l'émigration. Le moment des résolutions nobles et dignes est passé sans retour pour lui. Se démettre de la régence aujourd'hui que de fait il l'a déjà perdue, ce ne serait plus qu'une démarche ridicule. Abuser de la fidélité et du dévouement de quelques hommes pour livrer des combats, brûler des villes et prolonger la guerre civile, lorsque la volonté nationale s'est irrévocablement manifestée, ce serait à la fois un crime et une folie. Hier il pouvait se battre comme un chef de gouvernement qui défend son pouvoir ; aujourd'hui il ne serait plus que l'homme d'un parti aux abois ; il serait demain un rebelle. Il lui faut quitter le sol de l'Espagne : c'est le seul parti honnête qui lui reste. Les Espagnols, de leur côté, n'ont rien de mieux à faire que de lui faciliter sa retraite. La nation se respectera elle-même en respectant les biens et la vie de l'homme qu'elle avait accepté pour chef.

Les admirateurs d'Espartero s'étonnent de son inaction et se demandent comment cet homme, dont la bravoure n'est pas révoquée en doute, et qui montra une énergie si farouche dans l'affaire de Barcelone, s'est trouvé tout à coup paralysé et comme anéanti par la dernière insurrection. L'explication est toute simple. Espartero a subi le sort de tous les hommes politiques qui ne s'appliquent pas, avant tout, à bien connaître le pays qu'ils prétendent gouverner. Il croyait son pouvoir établi sur une large base, et il ne voyait pas que cette base se rétrécissait tous les jours. Il comptait sur le sentiment, qu'il avait plus d'une fois profondément blessé, se retirait de lui et ne lui laissait d'autre ressource que la force matérielle, qui n'est rien en Espagne.

Les idées monarchiques, quoi qu'on en dise, ont toujours de profondes racines dans la Péninsule. Ce n'est pas seulement comme la forme de gouvernement appropriée à un vaste empire que les Espagnols préfèrent la monarchie à la république ; ils aiment la royauté pour elle-même, ils l'honorent, ils la vénèrent ; elle est à leurs yeux chose sacrée.

Au milieu d'un peuple ainsi fait, c'était une grande témérité que celle d'un simple particulier qui, à l'aide de quelques soldats, contraignait une princesse, une reine régente, la mère de sa reine, à quitter le sol d'Espagne, pour s'asseoir lui-même, en qualité de régent, sur les marches du trône. Le coup d'état avait réussi, mais il n'est pas moins certain que l'élévation d'Espartero blessait le sentiment intime du pays. Pour se faire pardonner des Espagnols son étrange usurpation, il aurait fallu du moins se montrer simple, modeste et tout occupé à faire briller la royauté de l'éclat qu'on refuse à la régence : loin de là, Espartero aimait les apparences du pouvoir plus encore que la réalité, et rappelait sans cesse, par ses prétentions et son faste, qu'il avait usurpé la place d'une tête couronnée ou d'un prince du sang.

Par une de ces contradictions qui sont si communes dans l'histoire des peuples, comme dans celle des individus, l'Espagne, quelle que soit la vivacité de ses sentimens monarchiques, n'en est pas moins un pays de municipiens. Le principe communal y a conservé la plus grande force. Le despotisme a pu le comprimer, il ne l'a point brisé. Les Espagnols sont aussi jaloux de leurs municipes que de leur royauté. Quiconque offense gravement une cité de la Péninsule, offense l'Espagne, moins encore par la confraternité nationale que par la confraternité municipale. C'est ce qu'Espartero n'a pas assez considéré lorsqu'il a osé traiter Barcelone comme un général ennemi n'oserait pas de nos jours traiter une ville conquise. Il offensaient mortellement les Catalans, les cités de l'Espagne. Chacune d'elles put apprendre le sort qu'Espartero lui réservait en cas de dissentiment entre le gouvernement central et la commune. L'intimidation n'était pas une arme qu'Espartero pût manier avec succès. Il aurait fallu, pour cela, un pouvoir moins contesté, moins précaire, ayant plus d'avenir.

Quelque fut son aveuglement, ces vérités ont dû frapper l'esprit d'Espartero dans sa marche sur Valence. Evidemment il croyait d'abord n'avoir affaire qu'à une insurrection toute partielle, n'avoir qu'une ville de plus à brûler. Les nouvelles qui venaient d'heure en heure le surprendre ont dérangé tous ses plans ; il a compris trop tard qu'il avait l'Espagne presque tout entière sur les bras, qu'il ne pouvait pas compter sur l'armée, et que d'ailleurs, en la dispersant sur toute la surface du royaume en petits corps détachés, il avait commis une faute énorme et secondé comme à plaisir les efforts de l'insurrection. Ajoutons que ses rivaux ont été aussi prudents, aussi habiles et aussi résolus qu'il a été, lui, incertain et timide. Il a espé-

ré pendant quelque temps que Seoane et Zurbarano pourraient, après avoir mis à la raison les Catalans, se réunir à lui pour soumettre Valence et le ramener vainqueur à Madrid. Il a vu ensuite qu'il fallait quitter au plus tôt le nord de l'Espagne, et alors il a évidemment hésité entre son retour à Madrid et sa marche en Andalousie. Probablement les assertions de Mendizabal et les crailleries de la milice madrilène l'ont encouru en erreur. Il a cru qu'il avait le temps de faire sur Séville le coup d'éclat qu'il n'avait pu faire sur Valence. Les événemens ont trahi toutes ses espérances.

De généraux d'Espartero, Van-Halen a seul conservé une grande partie de son corps d'armée. De tous ses plans, sa jonction avec Van-Halen est le seul qu'Espartero ait pu réaliser. Nous avons appris, il y a trois jours, qu'à l'aide sans doute de l'artillerie envoyée de Cadix, les deux généraux réunis canonnaient Séville et en avaient déjà presque détruit un faubourg. Violence aussi déplorable qu'elle est inutile et sans but ! Qu'espèrent donc ces deux hommes ! Les ruines de Séville leur fourniront-elles une armée pour subjuguier toute l'Espagne ? seront-elles que la reine rentre au pouvoir d'Espartero ? Hier Barcelone, aujourd'hui Séville ! Singulier procédé pour captiver l'affection et l'adhésion de l'Espagne que d'en détruire les villes les plus florissantes ! Espartero veut donc pousser à bout la patience de son pays ? Il a tort : ou n'a jamais raison contre son pays.

Lorsqu'il attaquait Séville le 21, Madrid était encore au pouvoir d'Espartero. C'est là ce qui peut, jusqu'à un certain point, excuser cette attaque. Redisons-le, après la reddition de Madrid, tout acte d'hostilité ne serait pas seulement une folie ; ce serait un crime. Pourquoi, en effet prolongerait-il une lutte sanglante ? Le but serait hors de proportion avec les moyens. Pour d'autres motifs plus graves, plus sérieux ? Ils ne pourraient être que criminels.

Madrid est tranquille. Nous ne savons pas encore si le gouvernement rappellera les cortès qu'Espartero avait dissoutes, ou si, maintenant le décret de dissolution, il convoquera des cortès nouvelles. Dans cette seconde hypothèse, il est assez naturel qu'on attende la fin des hostilités pour que les élections puissent se faire partout avec tranquillité et sûreté.

Nous n'avons jamais conçu, à l'égard de l'Espagne, de son gouvernement, de son organisation intérieure, de plus vives, de plus sincères espérances que dans ce moment. Il y a eu dans le mouvement qui va, nous le pensons, se terminer, tant de mesure, tant de prudence, d'habileté et d'énergie qu'on est, ce nous semble, autorisé à en tirer d'heureux présages pour le pays. L'esprit municipal s'est montré moins exclusif, moins violent, plus clairvoyant qu'à l'ordinaire. Les hommes de guerre ont été en même temps des hommes politiques. Ils ont compris qu'il ne s'agissait pas de guerroyer chacun pour son compte, mais de concourir tous au même but. C'est ce qui a eu lieu, avec un accord, avec un ensemble qui les honore plus qu'un fait d'armes ; car ce n'est pas de leur courage qu'on pouvait douter, mais de leur franche participation à une œuvre commune, de la modération de leurs projets, de la sagesse de leur politique. L'Espagne a été si divisée par les partis ! On dirait, et tout homme de bien doit s'en féliciter, qu'elle aspire enfin au repos, mais au repos d'un pays libre et maître de lui-même ; on dirait que tous les amis de l'ordre et de la liberté veulent enfin se réunir pour former un seul et même parti, de la monarchie constitutionnelle, le parti vraiment national.

Si cette grande pensée se réalise, l'Espagne aura changé de face avant dix ans. Il ne lui faut pour cela que la paix et un gouvernement ferme et régulier. Les ressources de la Péninsule sont immenses ; la nature n'y demande aux hommes que de ne pas trop la contrarier.

L'Espagne n'a rien à redouter de ses voisins. La France en particulier n'a qu'un vœu à faire à son égard : c'est de la voir, tranquille et prospère. L'Espagne pauvre, agitée, n'est pour nous qu'une occasion de pertes, de dépenses, et un sujet d'inquiétudes. De graves questions vont sans doute s'offrir aux Espagnols ; il leur appartient de les résoudre. Le gouvernement français leur a assez prouvé qu'il n'entend point s'immiscer dans les affaires qui les concernent. Nous ne pouvons assez louer cette réserve. L'Espagne sait désormais à quoi s'en tenir sur le compte de ses voisins ; il y a eu là des enseignemens qu'elle n'oubliera pas de si tôt. Au fait, Espartero, par ses chicanes et ses prétentions, nous a rendu un service. Il n'y a pas d'ambassadeur de France à Madrid. Espartero n'a pas eu à en redouter la présence, les observations, l'influence. Il a pu suivre sans gêne tous ses penchans, se livrer à ses conseillers : il en a obtenu de brillans résultats ! Nous espérons que notre gouvernement laissera pendant quelque temps encore les choses comme elles sont. Que l'Espagne se réorganise comme elle l'entend ; lorsqu'ensuite elle nous témoignera le désir positif de rétablir les relations des deux pays sur l'ancien pied, le moment sera arrivé d'envoyer à Madrid un représentant de la France. En attendant, les intérêts français y sont, dans la juste mesure, défendus par notre chargé d'affaires, M. le duc de Glücksberg, qui dans ces conjonctures difficiles, et en particulier dans deux circonstances graves, imprévues, et pour lesquelles il manquait nécessairement d'instructions, a montré une rectitude d'esprit et une résolution tout-à-fait supérieures à son âge.

O'Connell est toujours infatigable et redoutable. Il continue son œuvre avec une persévérance et une habileté qui confondent. Rien n'est plus curieux et plus propre à montrer la puissance du tribun que la manière dont il a châtié l'emportement des habitans d'Ahassragh. Pour réprimer ainsi les écarts du peuple, il faut en quelque sorte, l'avoir dans sa main et en disposer à son gré. Les hommes assez puissans pour exciter les masses ne sont

pas très rares. Ce qui est rare, ce sont les hommes qui peuvent les contenir par leur autorité morale. Ce qui est plus rare encore, ce sont les hommes qui peuvent à leur gré les pousser et les retenir, et se faire à la fois la pensée et la volonté du peuple.

Tandis qu'O'Connell développe, organise et discipline ses forces, le parlement anglais se traîne assez péniblement sur les clauses du bill des armes. Après tout, la session ne se terminera d'une manière satisfaisante pour personne. Les whigs n'ont pas obtenu le moindre succès, et l'on peut toujours les accuser d'avoir été la cause première de plusieurs des difficultés actuelles. Les Tories ardens commencent à reprocher à sir Robert Peel, ce qu'ils appellent son hésitation et sa timidité. Les Tories modérés n'osent pas se plaindre, mais ils osent encore moins se féliciter de l'état des choses.

La situation, il est vrai, n'est pas sans embarras. On se flatterait en vain de pouvoir en sortir par des mesures purement dilatoires et négatives ; cela est désormais impossible à l'égard de l'Irlande. On peut, bien que difficilement, ramener à la raison un peuple qui n'a dans l'esprit qu'une fantaisie, qu'une erreur. On pourrait y ramener l'Irlande, si elle ne voulait décidément que le rappel ; mais, encore une fois, le rappel n'est que le prétexte, que l'arme, que le moyen ; le but est autre, et, quant au but, l'Irlande ne se trompe pas. Elle peut exagérer ses demandes, réclamer dix pour obtenir cinq, mais au fond elle a pour elle la justice. Plus on approfondira la question, plus son droit deviendra manifeste, manifeste pour tout le monde, manifeste pour les Anglais eux-mêmes, car, il est juste de le reconnaître, le droit a toujours trouvé d'éloquens défenseurs dans le parlement, et il finira par triompher. C'est ainsi que le droit a prévalu dans la question des colonies américaines, de l'esclavage, de l'émancipation des catholiques, de la réforme. Il prévaudra de nouveau au profit de l'Irlande. La question est soulevée ; le parlement ne s'en débarrassera pas, pas plus qu'il ne s'est débarrassé, autrement que par une décision favorable, des questions que nous venons de rappeler. Les Tories n'ont rien de mieux à faire que de donner carte blanche à sir Robert Peel, à l'homme qui peut le mieux résoudre la question dans leur intérêt, c'est-à-dire leur conserver le pouvoir avec toute juste la mesure de sacrifices qui sera indispensable.

Il paraît certain que la Porte est revenue à ses idées d'hostilité contre le bey de Tunis, et qu'une escadre assez considérable, qui était sortie des eaux de Constantinople, sous prétexte de faire des révolutions dans l'Archipel, a mission de cingler vers la régence de Tunis et d'en prendre possession.

Aussitôt qu'il a été informé de ce projet, le gouvernement français a, dit-on, expédié à Toulon l'ordre de faire partir pour ces parages les vaisseaux disponibles. Le *Jammapes*, l'*Alger*, le *Castor* et l'*Euphrate* ont pris immédiatement la mer, et l'on espère qu'ils seront arrivés à temps sur les lieux pour faire avorter, comme il y a deux ans, cette tentative inspirée par une arrière-pensée de mauvaise foi et de malveillance contre nos possessions d'Afrique.

L'Angleterre dans son dépit de l'échec qu'elle a essuyé en Espagne, n'est probablement pas étrangère à la résolution de la Porte. Elle aura, sans doute, cru utile de créer une diversion. Reste à savoir si elle sera plus heureuse dans la régence de Tunis que dans la Péninsule. Quant à nous, nous aimons à croire qu'elle éprouvera là une nouvelle déception.

UNE VISITE NOCTURNE.

J'ai un ami, je pourrais en avoir deux ; son nom, je l'ignore ; sa demeure je ne la soupçonne pas. Perche-t-il sur un arbre ? se serre-t-il dans une carrière abandonnée ? Nous autres de la Bohême, nous ne sommes pas curieux, et je n'ai jamais pris le moindre renseignement sur lui. Je le rencontre de loin en loin, dans les endroits invraisemblables, par des temps impossibles. Suivant l'usage des romanciers à la mode, je devrais vous donner le signalement de cet ami inconnu ; je presume que son passeport doit être rédigé ainsi : visage ovale, nez ordinaire, bouche moyenne, menton rond, yeux bruns, cheveux châtainés ; signes distinctifs : aucun. C'est cependant un homme très-singulier. Il m'aborde toujours en criant comme Archimède : J'ai trouvé ; car mon ami est un inventeur. Tous les jours il fait le plan d'une machine nouvelle. Avec une demi-douzaine de gaillards pareils l'homme deviendrait inutile dans la création. Tout se fait tout seul : les mécaniques sont produites par d'autres mécaniques, les bras et les jambes passent à l'état de pures superfluités. Mon ami, vrai puits de Grenelle de science, ne néglige rien, pas même l'alchimie. Le Dragon vert, le serviteur rouge et la Femme blanche sont à ses ordres ; il a passé Raymond Lulle, Paracelse, Agrippa, Cardan, Flamel et tous les Hermétiques. Vous avez donc fait de l'or ? lui dis-je un jour, d'un air de doute, en regardant son chapeau presque aussi vieux que le mien. Oui, me répondit-il, avec un parfait dédain, j'ai en cet enfantillage, j'ai fabriqué des pièces de vingt francs qui m'en coûtaient quarante ; du reste, tout le monde fait de l'or, rien n'est plus commun : Esq., d'Abad., de Ru. en ont fait ; c'est ruineux. J'ai aussi composé du tissu ce'lulaire en faisant traverser des blancs d'œufs par un courant électrique ; c'est un bifteck médiocre et qui ressemble toujours un peu à de Pomelotte. J'ai obtenu le poulet à tête humaine, et la mandragore qui chante, deux petits monstres assez désagréables. Ce qui m'occupe maintenant c'est de sortir de l'atmosphère terrestre. Peut-être Newton s'est-il trompé, la loi de la gravitation n'est vraie que pour les corps ; les corps se précipitent dans la lune. Adieu. Et mon ami disparut si subitement que je dus croire qu'il était rentré dans le mur comme Cerdillac.

Un soir, je revenais d'un théâtre lointain, situé vers le pôle arctique du boulevard, il commençait à tomber une de ces pluies fines, pénétrantes, qui finissent par percer le feutre, le caoutchouc, et toutes les étoffes qui abusent du prétexte d'être imperméables pour sentir la poix et le goudron. Les voitures de place étaient partout, excepté, bien entendu, sur les places. A la douteuse clarté d'un réverbère qui faisait des tours d'acrobate sur la corde lâche, je reconnus mon ami qui marchait à petits pas comme s'il eut fait le plus beau temps du monde.

— Que faites-vous maintenant ? lui dis-je en passant mon bras sous le sien. — Je m'exerce à voler.

— Diable répondez-je, avec un mouvement involontaire et en portant la main sur ma poche.

— Oh ! je ne travaille pas à la tire, soyez tranquille, je méprise les foulards ; je m'exerce à voler, en l'air. J'ai loué un jardin du côté de la barrière d'Enfer, derrière le Luxembourg, et la nuit je me promène à cinquante ou soixante pieds d'élévation ; quand je suis fatigué, je m'assieds sur la cime des arbres, ou je me mets à cheval sur un tuyau de cheminée. C'est commode.

— Et par quel procédé ?...

— Mon Dieu rien n'est plus simple. — Et là dessus, mon ami m'explique son invention ; en effet, c'était fort simple, simple comme les deux verres qui, posés aux deux bouts d'un tube, font apercevoir des mondes inconnus, simple comme la boussole, l'imprimerie, la poudre à canon et la vapeur.

Je fus très-étonné de ne pas avoir fait moi-même cette découverte ; c'est le sentiment qu'on éprouve en face des révélations du génie.

— Gardez-moi le secret, me dit mon ami en me quittant. J'ai trouvé pour ma découverte un prospectus fort efficace. Les annonces des journaux sont trop chères, et d'ailleurs personne ne les lit ; j'irai de nuit m'asseoir sur le toit de la Madeleine, et vers onze heures du matin, je commencerai une petite promenade d'agrément au dessus de la zone des réverbères : promenade que je prolongerai en suivant la ligne des boulevards jusqu'à la place de la Bastille, où j'irai embrasser le génie de la liberté sur sa colonne de bronze.

Cela dit, l'homme singulier, me quitta. Je ne le revis plus pendant trois ou quatre mois.

Une nuit, je venais de me coucher, je ne dormais pas encore. J'entendis frapper distinctement trois coups contre mes carreaux. J'avouerais courageusement que j'éprouvai une frayeur horrible. Au moins si ce n'était qu'un voleur, m'écraierai-je dans une angoisse d'épouvante, mais ce doit être le diable, l'inconnu, celui qui rôde la nuit, *querens quem devoret*. On frappa encore, et je vis se dessiner à travers la vitre des traits qui ne m'étaient pas étrangers. — Une voix prononça mon nom et me dit : — Ouvrez donc, il fait un froid atroce.

Je me levai. J'ouvris la fenêtre, et mon ami saute dans la chambre. Il était entouré d'une ceinture gonflée de gaz ; des ligatures et des ressorts couraient le long de ses bras et de ses jambes ; il se défit de son appareil et s'assit devant le feu dont je ranimai les tisons. Je tirai de l'armoire deux verres et une bouteille de vieux bordeaux. Puis je remplis les verres que mon ami avala tous deux par distraction, c'est-à-dire dont il avala le contenu. Sa figure était radieuse. Une espèce de lumière argentée brillait sur son front, ses cheveux jouaient l'auréole à s'y méprendre.

— Mon cher, me dit-il, après une pause, j'ai réussi tout-à-fait ; l'aigle n'est qu'un dindon à côté de moi. Je monte, je descends, je tourne, je fais ce que je veux, c'est moi qui suis Raymond, le roi des airs. Et cela par un moyen si facile, si peu embarrassant ! mes ailes ne coûtent guère plus qu'un parapluie ou une paire de socques. Quelle étrange chose ! Un petit calcul grand comme la main, griffonné par moi sur le dos d'une carte, quelques ressorts arrangés par moi d'une certaine manière, et le monde va être changé. Le vieil univers a vécu ; religion, morale, gouvernement, tout sera renouvelé. D'abord, revêtu d'un costume étincelant, je descendrai de ce que jusqu'à présent l'on a appelé le ciel, et je promulguerai un petit décret de ma façon. Je révélerai aux hommes le secret de voler, je les délivrerai de l'antique pesanteur ; je les rendrai semblables à des anges. Avec mon invention, plus de frontières, plus de douanes, plus d'actes, plus de péages ; l'emploi d'invalide au Pont-à-Asart deviendra une sinécure. Allez donc saisir un contrebandier passant des cigares à trente mille pieds du niveau de la mer ; car au moyen d'un casque rempli d'air respirable que j'ai ajouté à mon appareil comme appendice, l'on peut s'élever à des hauteurs incommensurables. Les fleuves, les mers ne séparent plus les royaumes. L'architecture est renversée de fond en comble, les fenêtres deviennent des portes, les cheminées des corridors, les toits des places publiques. Il faudra griffer les cours et les jardins comme des volières. Plus de guerre ; la stratégie est inutile, l'artillerie ne peut plus servir ; pointez donc des bombes contre des hommes qui passent au dessus des nuages et essuient leurs botes sur la tête des condors. Dans quelque temps d'ici, comme on tira des chemins de fer, de ces marmites qui courent sur des tringles en fer et font à peine dix heures à l'heure. Et mon ami ponctuait chaque phrase d'un verre de vin. Son enthousiasme tournait en dithyrambe, et pendant deux heures il ne cessa de parler sur ce ton, décrivant le nouveau monde, que son invention allait nécessiter, avec une richesse de couleurs et d'images à désespérer un disciple de Fourier. Puis, voyant que le jour allait paraître, il reprit son appareil et me promit de venir bientôt me rendre une autre visite. Je lui ouvris la fenêtre, il s'élança dans les profondeurs grises du ciel, et je restai seul, doutant de moi-même et me pinçant pour savoir si je veillais ou si je dormais.

J'attends encore la seconde visite de mon ami volatile, et je ne l'ai plus rencontré sur aucun boulevard, même extérieur. Sa machine l'a-t-elle laissé en route ? S'est-il cassé le cou ou s'est-il noyé dans un océan quelconque ? A-t-il eu les yeux arrachés par l'oiseau Rock sur les cimes de l'Himalaya ? C'est ce que j'ignore profondément. Je vous ferai savoir les premières nouvelles que j'aurai de lui.

THEOPHILE GAUTIER.

PROPOS.

UN PORTEFEUILLE renfermant quelques argents et qui paraît avoir été perdu depuis plusieurs mois a été déposé à l'ÉVÊCHÉ DE MONTRÉAL. La personne qui aurait droit à le réclamer pourra s'adresser à MESSIEUR H. HUDON, V. G.

RENTRÉE DE COLLÈGES.
SÉMINAIRE DE ST. HYACINTHE.

Les cours classiques au Séminaire de St. Hyacinthe doivent s'ouvrir le 8 septembre au matin ; de sorte que les élèves ont à s'y rendre dès la veille au soir.
J. LAROQUE, P^{RE}. DIRECT.

COLLÈGE DE CHAMBLÉ.

Les cours classiques du Collège de Chambly doivent s'ouvrir le 7 septembre au matin ; en sorte que les élèves ont à s'y rendre le 6.

CHOLET, P. D.

Les journaux de Montréal sont priés de reproduire ces deux notices.

PROSPECTUS.

A tous les MM. les curés du diocèse de Québec.

LE Soussigné se propose de publier un petit pamphlet, ayant pour titre : **REGLEMENT DE LA SOCIÉTÉ DE TEMPERANCE** ; il contiendra un grand nombre de traits intéressants, relatifs à la Tempérance, dont la plupart sont des faits arrivés sous nos yeux.

Ce pamphlet sera rédigé par un des membres du clergé ; il contiendra de 100 à 120 pages, format in-dix-huit, et se vendra au prix modique de quinze sous.

Le Soussigné ose espérer que MM. les curés de campagne engageront leurs paroissiens à y souscrire. Et s'ils daignent se charger de l'agence pour cet ouvrage, ils sont respectueusement priés de faire parvenir, avant le 18 septembre prochain, la demande du nombre d'exemplaires qu'il leur faudra ; car l'impression sera commencée à cette époque, et il ne sera plus possible au Soussigné de recevoir de nouvelles demandes. Aussitôt que l'impression sera terminée, il en sera donné avis, par la voie des journaux. Toutes lettres doivent être franches de port, et seront adressées au Soussigné, bureau du Canadien, Basse-ville de Québec. STANISLAS DRAPEAU.

Voici les noms de quelques membres du clergé, qui ont bien voulu m'honorer de leurs souscriptions ; —

- M. le CURE de QUEBEC.
- M. le CURE de St. ROCH.
- M. J. AUCLAIR, P^{RE}.
- M. H. ROUTIER, P^{RE}.
- M. J. B. OLSCAMPS, P^{RE}.

A VENDRE A CE BUREAU

PETIT ABRÉGÉ DE GÉOGRAPHIE, D'HISTOIRE DU CANADA suivi de quelques NOTIONS GRAMMATICALES pour faciliter aux enfants l'étude de la langue anglaise à l'usage des Ecoles du diocèse. 1ère. édition. Prix, 15 sols.

EN VENTE A CE BUREAU,

LE PETIT MANUEL

DE L'ARCHÉVÊQUE

du Très-Saint et Immaculé

CŒUR DE MARIE,

Etablie dans l'église cathédrale de Montréal. le 7 février 1841.

QUATRIÈME ÉDITION EN CANADA,

AVEC L'APPROBATION DE MGR. DE MONTRÉAL.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le Mardi et le Vendredi. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement.

On s'abonne au bureau du Journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez MM. FABRE et LEPROTON, Libraires de cette ville.

<i>Prix des annonces.</i> — Six lignes et au dessous, 1re. insertion,	2s.	6d.
Chaque insertion subséquente,		7½d.
Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion,	3s.	4d.
Chaque insertion subséquente,		10½d.
Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne,		4d.
Chaque insertion subséquente,		1d.

PROPRIÉTÉ DE J. C. PRINCE. P^{RE}. DE L'ÉVÊCHÉ
IMPRIMÉ PAR J. A. PLINGUET.